

# Le Courrier d'Ottawa.

JOURNAL PUBLIÉ DANS LES INTÉRÊTS FRANCO-CANADIENS DU CANADA CENTRAL.

Troisième Année.

Ottawa, (H.C.) Mercredi matin 29 Juillet, 1863.

No. VIII.



## ÉRABLE.

Parti du Nord, l'hiver en frissonnant.  
Détourne aux champs son froid manteau de neige;  
L'arbre muet et le hêtre se font écho;  
Seul au désert, comme un roi sur son siège,  
Un arbre encore de lever son front.  
Par les frimas couronné d'un glaçon;  
Cristal immense ou brillant soleil d'été,  
D'or et de feu mille arêtes folâtres  
Flambent de glace, étincelant la nuit,  
Pour diriger le chasseur qui le suit,  
Du Canada c'est l'érable chéri,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie!

Mais quand zéphir amolait les sillons,  
Que le printemps reparait dans la plaine,  
Le charme cesse: il tombe ces glaçons,  
Comme des baïs la parure mondaine  
Dont la beauté n'a pas tous les attraits;  
L'arbre grêle et chauve par les airs,  
Verse des pleurs de sa souche entrouverte,  
Comme un rocher, suinte une écume verte;  
Mais douces pleurs, nectar délicieux,  
C'est un breuvage, un mets digne des dieux:  
Du Canada c'est l'érable chéri,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie!

L'été s'avance avec ses verts tapis;  
Et libre enfant de bourgeois qui le couvre,  
En festons verts sur chaque rameau gris,  
Comme un trident, une feuille s'élève;  
L'arbre s'ombrage, épaisit ses rameaux,  
Et les dispose en volutes, en berceaux,  
Sur le chasseur, l'émigré qui voyage,  
Le paysan, il étend son feuillage,  
D'une serre qui brave tout à l'our,  
Les vents d'orage et les rayons du jour:  
Du Canada c'est l'érable chéri,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie!

L'automne enfle, sur l'île d'Aquilon,  
Comme un usage emporté la feuille,  
Et verse à flots, sur l'humide valon  
Brome, torrent, froid, bruyant et gelé.  
L'érable aussi dépouille son orgueil  
Et des forêts sait partager le deuil;  
Mais en mourant, sa feuille bleue encore  
Des feux d'iris et de l'arc-en-ciel,  
Tombe et frémit, en quittant son rameau,  
Pour tapisser les sentiers du hameau:  
Du Canada c'est l'érable chéri,  
L'arbre sacré, l'arbre de la patrie!

## Littérature.

Feuilleton du Courrier d'Ottawa.

### CAROLINE.

LÉGENDE CANADIENNE.

Il est dans la vie des moments de joie et de bonheur, qui sont si courts, et en même temps si vifs, qu'on se les rappelle toute sa vie. Ils sont séparés, et dispersés pour ainsi dire parmi tant d'autres moments tristes et malheureux, comme les étoiles sur le fond noir et ténébreux du ciel pendant la nuit!

C'est une promenade à la chute de Montmorency qui me suggère ces réflexions.

C'était au mois de Septembre de l'année 1831. Quoique je passai quelques années de sa vie dans un collège, sait tout ce qu'il a de beau, de charmant, d'attrayant, ce mois de Septembre. — J'avais accompagné mon père dans un voyage à Québec. Il fallait satisfaire les yeux avides d'un jeune homme sortant du séminaire; il fallait lui montrer toutes les curiosités que renferme la capitale et celles qui l'entourent à plusieurs lieues aux environs. Un matin donc, un matin comme on en voit en Canada dans cette saison, mon père, un vieil ami de ses siens et moi roulions dans un coche de louage à travers les rues étroites de cette ville: on arrive aux portes, on s'engage sous un long et obscur souterrain, et un instant après nous traversons la jolie rivière St. Charles et prenons la route de Montmorency, à travers un paysage riant et pittoresque.

Vers onze heures nous admirions une cataracte moins considérable et moins large que la Niagara, mais plus élevée. L'onde bouillonnante se précipite entre deux roches escarpées, avec un bruit sourd qui ne laisse pas de plaire. Les environs sont magnifiques et sont bien relevés encore par la beauté de cette chute. Il nous semblait voir une belle colonne d'albâtre incrustée de pierres, dont toutes les parties auraient en un mouvement oscillant, tant la masse d'eau écumaît, tant elle est étroite et perpendiculaire. Le soleil y dardait ses rayons, et achevait de rendre le spectacle imposant. — Après avoir promené longtemps nos regards admirateurs sur cette scène et ces beautés de la nature, nous primes un autre chemin, qui conduisait à une chaîne de montagnes, assez près de là. Nous allions à la recherche d'un morceau d'antiquité canadienne, et l'on sait combien ont d'attrait pour le naturaliste ces rares objets, que le temps semble avoir oubliés sur son passage; tristes monuments des faiblesses ou des vertus d'êtres, dont le nom même est souvent

ignoré de leurs semblables. La situation de cette antiquité dans la patrie des voyageurs, où ces sortes de ruines sont si peu nombreuses, ne pouvait manquer de piquer encore davantage leur intérêt.

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes au pied des montagnes; il n'y avait plus de chemin pour le voiture; nous la quittâmes, et nous nous enfonçâmes dans le bois. Après quelques recherches, nous traversâmes un petit ruisseau, et nous étions sur un plateau bien défriché et désert. On ne pouvait trouver un site plus riant. A notre droite et derrière nous, était un bois touffu; à notre gauche, on voyait au loin des campagnes verdoyantes, de riches moissons, de blanches chaumières, et à l'horizon, sur un promontoire élevé, la ville et la citadelle de Québec; devant nous s'élevait un amas de ruines, des murs crénelés et couverts de mousse et de lierre, une tour à demi tombée, quelques poutres, un débris de toit. C'était là le but de notre voyage. — Après en avoir examiné l'ensemble, nous descendîmes aux détails; nous parcourîmes tous ces restes d'habitation. Avec quel intérêt nous regardâmes chaque partie de pierre! Nos escaladons les murs, montions aux étages supérieurs dans les escaliers dont les degrés disjoints tremblaient sous nos pas mal assurés, nous descendîmes avec des flambeaux dans des caves ténébreuses et humides, nous en parcourîmes toutes les sinuosités; à chaque instant nous nous arrêtions au bruit sonore de nos pas sur le pavé, ou aux battements d'ailes des chauves-souris, qui s'enfuyaient effrayés de se voir ainsi visités dans leurs sombres et silencieux demeures.

J'étais jeune et craintif, le moindre son me frappait, je me serrais contre mon père, j'étais à peine respirer. Oh! non, jamais je n'oublierai cette promenade souterraine! — Mais ma terreur fut bien augmentée à la vue d'une pierre sépulcrale, que nous héurtâmes du pied!... Nous y voic! s'écria l'ami de mon père. Sa voix fut répétée d'écho en écho. Nous étions arrêtés devant cette pierre, nous tenions fixés sur elle nos regards avides. Nous y déchiffrâmes la lettre C. à moitié effacée. — Après un instant de morne silence, nous sortîmes à mon grand plaisir de ce séjour de mort. Nous traversâmes ces ruines, et nous nous trouvâmes encore sur un vert gazon. C'était l'emplacement d'un jardin: on y distinguait, par les inégalités du terrain, les allées des parterres, il y croissait des lilas, quelques pruniers et pommiers devenus sauvages.

Jusque là je m'étais bien gardé de prononcer un mot, mais enfin la curiosité l'emporta, il fallait avoir l'explication de la pierre mystérieuse; je la demandai. Nous allâmes nous asseoir au pied d'un érable touffu, et l'ami de mon père commença son récit en ces termes:

Vous vous rappelez de l'intendant Bigot, qui gouvernait en Canada dans le siècle dernier. Vous n'ignorez pas ses déprédations, ses vols du trésor public; vous n'ignorez pas non plus que ses méfaits lui valurent en France la peine d'être pendu en effigie, de par l'ordre de sa Majesté Très-Chrétienne. Mais voici ce que vous ignorez peut-être. L'intendant, comme tous les favoris de l'ancien régime, voulait mener sur la terre vierge de l'Amérique le même train de vie et le même luxe que la noblesse féodale de la vieille Gaule. La révolution n'avait pas encore nivelé, voyez-vous. En conséquence, il se fit construire la maison de campagne, dont vous avez les ruines sous les yeux. C'est ici qu'il venait se distraire des fatigues de sa charge, et qu'il donnait des fêtes somptueuses, auxquelles assistait tout le beau monde de la capitale, sans même en excepter le Gouverneur. Rien ne manquait pour rendre ces fêtes solennelles et le séjour de ce nouveau Versailles agréable. La chasse, ce noble amusement de nos pères, n'occupait pas le dernier rang dans les plaisirs de l'intendant. Il y avait peu de chasseurs plus habiles et plus intrépides: léger comme un sauvage, il parcourait les forêts, escaladait les rochers, et ses compagnons de chasse avaient bien de la peine à le suivre à la poursuite du chevreuil et de l'ours. Aussi expert à tuer qu'à courir, il était rare qu'il manquât son coup, et qu'il n'abâtît sa proie. Un jour donc, il se livrait ardemment, avec un petit nombre d'amis, à la poursuite d'un élan. L'animal vigoureux fuyait à travers les bois, sautant les fossés, les ravines; les chasseurs n'en étaient que plus ardents de leur côté. L'in-

tendant voit plus rien que la proie qui lui échappe; il la suit et devance ses compagnons, qui l'ont bientôt perdu de vue. Enfin après une longue course, il rejoint l'animal: celui-ci essoufflé, épuisé, était tombé à terre, et n'attendait plus que le coup de mort.

Cent de sa victoire, le chasseur veut retourner sur ses pas, et rejoindre ses compagnons. Mais il les a laissés en arrière... Où sont-ils? où est-il? Il s'aperçoit alors que son ardeur l'a entraîné trop loin, et qu'il est égaré au milieu d'une vaste forêt, sans savoir de quel côté se diriger pour en sortir. Le soleil était près de se coucher, et la nuit s'avantait. Dans cette perplexité, l'intendant prend le seul parti qui lui reste, il se remet en marche, tâche de retrouver ses traces, et reconnaître les lieux. Il parcourt les bois en tous sens, fait mille tours et détours, va et revient sur ses pas, mais le tout en vain, ses efforts sont inutiles. Dans cet affreux embarras, accablé de fatigue, les forces lui manquent, il s'arrête, se laisse tomber au pied d'un arbre. La lune se levait dans ce moment belle et brillante, et grâce à sa bienfaisante clarté, l'infortuné chasseur pouvait au moins distinguer les objets autour de lui. Plongé dans ses rêveries, il songeait à tous les inconvénients de sa triste position, lorsque tout à coup, il entend un bruit de pas, et aperçoit à travers les broussailles quelque chose de blanc qui s'avance du côté de lui. On eût dit un fantôme de la nuit, un manitou du désert, un de ces génies qui se plaît à enfiler l'imagination ardente et créatrice de l'indien. L'intendant effrayé se lève, il saisit son arme, il est prêt à faire feu...

Mais le fantôme est à deux pas de lui! Il voit un être humain, tel que les poètes se plaisent à nous représenter ces nymphes, légères habitantes des forêts. C'est la sylphide de Château-briand! c'est Male! c'est Velleda! Une figure charmante, de beaux grands yeux bruns, une blancheur éclatante; de longs cheveux noirs tombant en boucles ondulantes sur des épaules plus blanches que la neige, le souffle léger du zéphyr les fait flotter mollement autour d'elle: une longue robe blanche négligemment jetée sur cette fille de la forêt achève d'en faire un type admirable. On croirait voir Diane ou quelque autre divinité champêtre. Caroline, car c'est son nom, enfant de l'amour, avait en pour père un officier français d'un grade supérieur. Sa mère, indienne de la puissante tribu du Castor, était de la nation algonquine. C'est sur les bords de l'Ontario qu'elle a donné le jour à Caroline.

A sa vue, l'intendant troubla la prière de s'asseoir. Il est frappé de sa beauté, il l'interroge, il la questionne, et lui raconte son aventure. Il finit par lui demander de le conduire, et de le guider hors du bois. La belle créole s'y prête avec grâce, et ce n'est qu'à leur arrivée à la maison de campagne, que l'intendant se fait connaître à son guide, et l'engage à demeurer au château.

Or, à présent, il faut savoir que l'intendant était marié; mais son épouse ne venait que rarement à la maison de plaisance. Cependant la renommée aux cent bouches ne manqua pas de répandre bientôt le bruit que l'intendant avait une maîtresse et qu'il la gardait à Beaumanoir. Ainsi se nommait le château en question. Ce bruit parvint aux oreilles de l'épouse, et ses visites à la campagne devinrent plus fréquentes. La jalousie est une terrible chose!

L'intendant couchait au rez-de-chaussée, dans une tourelle située au nord-ouest du château; dans l'étage au-dessus était un cabinet occupé par la belle protégée: un long corridor conduisait de ce dernier appartement à une grande salle, et à un petit escalier dérobé, qui donnait sur les jardins.

Le 2 Juillet 17... , voici ce qui se passait: c'était le soir, onze heures sonnaient à l'horloge, le plus profond silence régnait d'un bout du château à l'autre, tous les feux étaient éteints; la lune dardait ses pâles rayons à travers les croisées gothiques; le sommeil s'était emparé des nombreux habitants de cette demeure, la seule Caroline était éveillée.

Elle venait de se coucher, lorsque tout à coup la porte s'entrouvrit, une personne masquée et vêtue de manière à ne pas être reconnue s'approcha de son lit, et feint de lui parler. Elle vint écrier, mais à l'instant on lui plongea à plusieurs reprises un poignard dans le sein!... L'intendant réveillé aux cris de sa maîtresse, monta précipitamment à sa chambre. Il la trouve

baignée dans son sang, le poignard dans la plaie. Il veut la rappeler à la vie, mais en vain; elle ouvre les yeux, lui raconte comment la chose s'est passée, lui jette un tendre regard, qui s'éteint pour toujours!... L'intendant éperdu parcourt tout le château, en poussant des cris lamentables: tout le monde est bientôt sur pied, on court, on cherche, mais l'assassin est échappé.

Jamais on n'a pu découvrir l'auteur de ce crime, mais en revanche la chronique rapporte bien des choses. Les uns ont vu descendre par l'escalier dérobé, une femme qui s'est enfoncée dans les bois, c'est l'épouse de l'intendant; selon d'autres, c'est la mère de l'infortunée victime. Quoiqu'il en soit, un voile mystérieux couvre encore aujourd'hui cet affreux assassinat.

L'intendant voulut que Caroline fût enterrée dans la cave du château, au-dessous même de la tour où elle reçut la mort, et fit placer sur sa tombe la pierre que nous venons d'y voir. Ainsi se termina le récit de notre vieil ami. Nous rejoignîmes notre voiture, et deux heures après nous étions de retour à la ville. Tout le long de la route, je repassai dans ma mémoire les événements de la journée, et je me promis bien de n'en jamais perdre le souvenir. Puisque l'occasion s'en est présentée, j'ai préféré en coucher le récit sur le papier, toujours plus sûr et plus fidèle que la meilleure mémoire.

AMÉDÉE PAPINEAU (1).

## Correspondance.

Mr. le Rédacteur du "Courrier d'Ottawa."

MONSIEUR. — Dans le but de rendre justice à un établissement autrefois stagnent et ruineux en des mains étrangères et maintenant prospère et florissant depuis qu'un canadien français en a pris la régence, je crois devoir solliciter un petit espace dans les colonnes de votre journal afin d'en dire quelques mots.

Vendredi dernier, sur la flatteuse invitation que m'en avait préalablement faite Mr. Narcisse Bourgeois, ci-devant de cette ville, gérant du moulin à scie de la grande rivière Blanche (la propriété de Mr. McArthur autrefois de la "British Hotel" de cette ville) située à quatre milles de la rivière Ottawa dans le township de East Templeton en arrière de Gill's wharf, je prenais en sa compagnie passage à bord du superbe bateau à vapeur "Queen Victoria," à 6 heures du matin et vingt cinq minutes après que l'aigu sifflement du Rip Van Winkle nous eût annoncé son départ nous mettions pied à terre au quai de Gill et nous nous acheminâmes à travers la forêt afin d'abréger la distance, vers l'endroit que j'étais impatient de découvrir.

Un peu amateur des beautés que la nature offre à la vue dans ces bocages surtout où le main de l'homme a passé et est venu donner plus de variété et de relief aux ouvrages du créateur, notre passage là ne fut pas aussi rapide qu'il l'avait été à bord de l'élegant pyroscopie: il nous fallut payer un tribut d'admiration à chaque nouvelle phase du paysage qui se déroulait devant nous, chaque pas que nous faisons nous découvrait une nouvelle scène à contempler.

Néanmoins à 9.30 heures, les cris qui s'échappèrent du moulin annonçaient que les scieurs (tous jeunes canadiens de cette ville) venaient de constater l'arrivée de leur maître absent depuis plusieurs jours et de leur ami, nous saluons le but de notre marche.

Après un copieux déjeuner que M. Bourgeois invita courtoisement à partager et nous être un peu remis des fatigues de notre marche nous fîmes rendre visite aux *Messieurs du moulin* qui bien que joyeux et contents de notre arrivés n'en étaient pas moins restés au devoir, chacun à son poste respectif.

J'examinai le mécanisme du moulin qui se compose d'une grande scie pour fendre les billots, une scie ronde à recevoir et de deux machines à bardeaux, produit qui est l'unique objet de spéculation pour lequel l'établissement est mis en opération. M. Bourgeois remplit l'obligation contractée envers un monsieur amé-

ricain nommé Grover pour lui fournir tout le bardeau qu'il pourra préparer durant la saison et déjà plus de quatre milles billots de sciage de douze à treize pieds de longueur ont été depuis le printemps converti en cet article de commerce et le tout a trouvé une voie d'exportation avantageuse. Le bardeau étant scié et assorti, ce qui se fait par la même opération, on le met en paquet, il est marqué suivant la qualité, descendu sur la Rivière Blanche, sur de petites embarcations à fond plat et d'un faible tirant d'eau à cause du petit volume d'eau qui coule sur le fond argileux de cette rivière jusqu'à son affluence avec l'Ottawa et de là chargé à bord des puissantes barges de canaux pour être transporté à White-Hall, Albany, New-York ou tout autre grand marché des Etats-Unis pour le commerce de détail.

Il vous paraîtra peut-être merveilleux et incroyables même Mr. le Rédacteur, que deux hommes, sur ces machines, confectionnent trente mille bardeaux par vingt-quatre heures et qu'un jeune garçon de seize à dix-sept ans peut les paqueter dans le même temps; mais ce sont là des faits qui se vérifient chaque jour: on a même vu un jeune garçon en paqueter vingt mille en douze heures de temps et cela sans aucun mécanisme que la dextérité et l'activité qui sont inhérentes à notre origine. Ces faits font honneur au maître et aux engagés d'un établissement semblable et j'oserais avancer que ce petit moulin comparé aux gigantesques scieries de cette ville et des environs est de beaucoup plus profitable à son possesseur que ne le sont celles-ci.

La courtoisie avec laquelle je fus accueilli par Mr. Bourgeois et ses employés me fit trouver la journée bien courte et il m'a fallu consentir à passer la nuit avec eux. Le lendemain, samedi, Mr. Bourgeois me pria de l'accompagner sur les limites à bois, limitrophes qui appartiennent à l'établissement et desquelles on tire le bois nécessaire à alimenter le moulin, j'y fus avec d'autant plus de plaisir que me piquant d'être un peu connaisseur en fait de bois propre à la confection des billots de sciage et je constatai que dans l'espace de trois à quatre milles du moulin il peut-être tiré du bois en quantité suffisante pour permettre à celui-ci de profiter pour deux ou trois années encore d'un revenu assez beau.

A trois heures et demi je prenais congé de mes amis occupés au devoir et je reprenais la route qui conduit au quai de Gill et à 5.30 heures le "Queen Victoria" arrivait tout haléant et quelques coups frappés sur l'airain suspendu à son mat me donnaient le commandement de me séparer de Mr. Bourgeois avec lequel j'échangeai une poignée de main avec des remerciements réciproques et je me rembarquai pour la capitale où j'arrivais à six heures.

Ces faits, tels que relatés ci-dessus prouvent, bien efficacement que, notwithstanding le vieux dicton populaire des étrangers, les canadiens placés à la tête d'un établissement quelconque, savent le diriger avec toute la sagacité et la perspicacité dont se vantent nos amis d'origine étrangère.

Tout à vous bien sincèrement,

J. O. L.

Ottawa, 21 juillet 1863.

## Lettre du Baron Jarlsberg.

La lettre suivante du Baron Jarlsberg a été reçue par Thomas Cramp, Esq., Président de la Chambre de Commerce:

Au Président de la Chambre de Commerce, aux membres du Bureau du Commerce de Grant et aux Commissaires du Havre, Montréal.

Messieurs, Au moment de laisser vos plages hospitalières, qu'il me soit permis de vous présenter, au nom de mon pays, mes sincères remerciements et ceux de mes officiers pour la magnifique réception que nous avons eue dans votre cité. Ce sera toujours avec beaucoup de plaisir que nous nous rappellerons tous l'accueil cordial qui nous a été fait par vous tous, Messieurs, ainsi que par le Maire et les citoyens de votre cité.

En vous souhaitant la plus profonde prospérité et en vous présentant mes adieux affectueux, je vous prie de me excuser.

Votre obéissant serviteur,  
(Signé) H. WEDÉL JARLSBERG,  
Commandant le vaisseau de guerre de S. M., l'Ornen.  
La Corvette Norvégienne l'Ornen,  
18 juillet 1863.

## On lit dans la Patrie:

"Tout le monde se souvient de la lettre dans laquelle, au mois de mars dernier, le comte Victor Starzenski, maréchal de la noblesse de l'Autriche, annonçait sa démission aux gentilshommes de cette province. Depuis cette époque, le comte s'était tenu à l'écart de tous les événements. Sa retraite n'a pu le soustraire aux propositions du général Mouraviev. Arrêté, mis au secret dans la citadelle de Vilna, le comte Starzenski, nous dit une lettre de Vilna, doit être prochainement exécuté. "Je sais qu'il est innocent, s'il n'est le général Mouraviev, mais ce sera une bonne réponse aux propositions de l'Europe et d'un effet salutaire pour la Pologne."

## LA FÊTE-DIEU.

A LA PRISON DE SAINT-LAZARE.

Dimanche, 29 juin, la Fête-Dieu a été dignement célébrée dans la maison de détention de Saint-Lazare, au faubourg Saint-Denis, à Paris.

Ce grand jour, dans cette maison, un caractère tout particulier. La cérémonie se fait sans luxe, sinon sans éclat; la simplicité et la majesté seules y président.

Mais combien elles sont imposantes! Des fleurs, des reposoirs d'un goût exquis, de l'encens et des prières montent aux cieux; des coeurs, abatus tout à l'heure encore, maintenant épanouis et radieux, des visages profondément prosternés sur le passage du Dieu de miséricorde, tel est le caractère religieux qu'offre la procession de la Fête-Dieu à Saint-Lazare. Et puis, c'est le vénérable aumônier qui constitue à lui seul tout son clergé; il dirige et surveille tout avec un zèle admirable; il a l'œil à tout; il est l'âme de cette pieuse cérémonie.

Mais voici que les bonnes sœurs font entendre leurs graves et mélodieux harmoniques des hymnes sacrées. L'heure du départ de la procession sonne, et bientôt, du fond de la chapelle principale, ornée avec une simplicité de bon goût par les soins de l'administration supérieure, on voit sortir en longue file les prisonnières, les cheveux épars, dans le costume austère de la prison. Ces humbles pécheresses vont s'agenouiller, émus et recueillies, de chaque côté de la vaste cour, au milieu de laquelle s'élève le premier reposoir. Au centre se tient le directeur, dont l'attitude est empreinte d'une gravité qui tempère la douleur.

Le dais arrive, porté par quatre religieuses et suivi de plusieurs autres de ces saintes filles, portant des torches, image du feu de charité qui embrase éternellement leur cœur.

Le Saint-Sacrement était porté, ce jour-là, par le supérieur-général de la congrégation des sœurs de Marie-Joseph. A la vue de la sainte Eucharistie, tous les fronts s'inclinent, tous les coeurs tressaillent, inondés de l'infinie majesté de Dieu.

Devant chaque reposoir, l'aumônier s'arrête escorté de jeunes enfants, dont les uns jettent des fleurs, les autres font monter vers le ciel des nuages de myrrhe et d'encens.

Mais nos paroles humaines sont impuissantes à rendre avec tous ses touchants détails une pareille fête dans un lieu pareil. Nulle ne saurait être, à coup sûr, plus agréable au Dieu de miséricorde, à celui qui est mort pour les pécheurs repentants, et qui a pardonné à la femme adultère et à Marie Madeleine!

## LE COEUR D'HENRI IV.

C'est le 29 juin qu'a eu lieu à la Flèche, avec une grande pompe et en présence d'un concours de curieux qu'on évalue pas à moins de 20,000, l'inauguration de la statue d'Henri IV, par M. Bonissieux. Nous croyons devoir, à cette occasion, reproduire un document intéressant et peu connu que nous trouvâmes dans l'histoire de l'École de la Flèche, par M. Jules Lacroix.

Nous voulons parler de la relation de Charles Boucheur, évêque, puis chirurgien du collège de la Flèche, qui, pendant la révolution, eut le courage et le bonheur de sauver les cendres du Bearnais exposées aux profanations du représentant Thiron, alors en mission à La Flèche.

"Le cœur d'Henri le grand, dit le narrateur, reposait dans l'église du collège, où il avait été déposé après le testament de ce bon prince. Cette église servait aux assemblées du club. L'œil du représentant, dans une séance, aperçut le monument. Le lendemain, 7 vendémiaire an II, des ordres furent donnés pour jeter au feu les restes du cœur de ce héros. La troupe, sous les ordres du général, prit les armes, des ouvriers furent commandés pour détraire ce monument, qui consistait en une boîte de étain dorée, en forme de cœur, sur laquelle était inscrit en lettres d'or: *Cy gît le cœur de Henri le Grand*. Celle-ci ferma à cadenas. La clé n'y était plus. On l'ouvrit avec un cisail. La possession des archives qui étaient servies à l'embaumement s'éleva et fit un petit nuage. On donna quelques sous à tout le monde qui vit et on entendit un coup d'un bras noir, rapide.

"On mita ensuite sur la place de la Révolution; on envoya chercher du menuisier